

“Moi, Joachim-Vincent Pecci, j'ai écrit de ma propre main cette dernière volonté, le 14 septembre 1837, à la troisième heure de nuit.”

C'était une fausse alerte, car le siècle devait mourir avant lui.

Il y a quelques années, en 1894, tout le monde parlant des cures de l'abbé Kneipp, Léon XIII exprima le désir de le voir.

A cette époque, Léon XIII ressentait une douleur au genou et se plaignait de troubles intestinaux. Le cardinal Monaco la Valetta parla au Pape de l'abbé Kneipp. Le Pape consentit à recevoir ce thérapeutique, dont la renommée disait les choses merveilleuses. Il consentit même à se dévêtir devant lui et à prendre, sous sa surveillance, un premier bain.

Lorsque je l'ai déshabillé, raonta l'abbé Kneipp, pour lui faire prendre un bain, j'ai enlevé la soutane blanche, tachée de tabac à priser, des sous-vêtements nombreux, des tuniques. Arrivé au fond, je n'ai trouvé qu'un yague fantôme. Cet homme ne peut mourir comme les autres...”

Ce vague fantôme contenait cependant une force extraordinaire, une puissance merveilleuse dont le monde a ressenti les effets bienfaisants, et c'est justement parce que Léon XIII eût une si grande influence que l'on demande quelles épaulées seront assez fortes pour porter dignement et sans faiblir le poids du pouvoir qu'il vient de laisser.

LEON LEDIEU.

LA DERNIÈRE PRIÈRE DE LÉON XIII

Dans quelle touchante attitude notre présent frontispice ne montre-t-il pas Léon XIII, l'illustre pontife qui vient de disparaître de la scène du monde !

Courbé sous le poids des ans, humblement prosterné devant Dieu, oubliant les bruits du siècle qui l'entourent, le grand pape des temps modernes récite une dernière prière.

C'est le chant suprême d'une vigoureuse existence, dont l'esprit souverainement conciliant a présidé aux destinées de son époque. C'est le dernier soupir d'une âme d'élite s'exhalant dans l'épanchement mystique de l'oraison suprême.

On dirait que le saint vieillard se prépare à secouer l'enveloppe chétive qui le retient captif ici-bas, pour prendre son essor vers les sphères idéales de l'au-delà.

Sous la rubrique “Léon XIII et le Vatican”, nous consacrons aujourd'hui une double-page de gravures choisies, à commémorer le sinistre événement qui vient de plonger l'univers catholique dans un deuil profond. C'est un tribut d'hommage respectueux que l'“Album Universel” s'empresse de rendre à la mémoire de l'un des plus éminents successeurs de saint Pierre.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Léon XIII naquit et fut élevé dans l'air vif des montagnes des Volsques, et il conserva toujours quelque chose du type montagnard ; le corps long, mince, droit, les épaules carrées, l'oeil perçant et brillant, les traits accusés, et, dans toute sa personne, un épanouissement complet de force et de robuste énergie ; et dans son caractère, la combinaison bien équilibrée d'une ferme prudence avec une décision sûre et rapide.

Ceux qui sont allés à Carpineto (diocèse d'Agnan) ont vu la vieille construction blanche, avec sa tour qui domine la ville, comme toutes les demeures de la petite noblesse dans les hameaux ou villages du sud de l'Italie. Car les Pecci étaient depuis longtemps de bons gentils hommes, lorsque Joachim, — le futur Léon XIII, — naquit, en 1810, et les portraits de son père et de sa mère, dans leur costume de l'autre siècle, sont toujours suspendus à leur place dans le manoir. Le Pape ayant quatre-vingt-treize ans, le comte et la comtesse Pecci avaient du naître à l'époque de la Révolution française. Léon XIII ressemblait singulièrement à l'un et à l'autre ; il avait le front et les yeux de son père, la bouche et le menton de sa mère. Dans sa jeunesse, il semble avoir été très brun ; c'est ce qui apparaît d'après son portrait, peint quand il était nonce à Bruxelles, vers l'âge de trente-quatre ans. Son teint, extraordinairement clair et pâle, était aussi une des caractéristiques de la famille Pecci. Le visage de Léon XIII semblait taillé dans de l'albâtre vivante, et ce n'est pas une figure de rhétorique que de dire qu'il paraissait émettre une clarté qui lui était propre.

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

BITER. — Anglicisme qui s'emploie à tort dans le sens de SURPASSER. Au lieu de dire : Dans les beaux-arts les Français BITENT les Anglais, dites plutôt : Dans les beaux-arts les Français SURPASSENT les Anglais.

BLACK-BALL. — C'est par ce mot anglais que maintes familles canadiennes désignent le CIRAGE A CHAUSSURES. Laissons donc aux Anglais l'emploi du “BLACK-BALL”, pour ne faire usage que du CIRAGE. Ne pas dire : Le BLACK-BALL renouvelle les chaussures. Il faut dire : Le CIRAGE renouvelle les chaussures.

BLACK-EYE. — Voilà le mot anglais à la mode après les bagarres. Il faudrait pourtant lui substituer l'expression française “OEIL AU BEURRE NOIR”. Ne dites donc pas : Un coup de poing de tel homme vaut un BLACK-EYE. Dites, par exemple : Un coup de poing de tel homme vaut un “OEIL AU BEURRE NOIR”.

BLOC. — N'est pas français dans le sens de “pâté” de maisons. Au lieu de dire : Je suis le propriétaire d'un BLOC de maisons, dites plutôt : Je suis le propriétaire d'un “pâté” de maisons.

BOISURE. — Ne peut remplacer à bon droit le mot BOISERIE, menuiserie dont on revêt les murs d'un appartement. Au lieu de dire : La BOISURE de ma maison est en chêne, dites : La BOISERIE de ma maison est en chêne.

BOLTER. — S'emploie à tort dans le sens de PRENDRE LA FUITE, car ce mot n'est pas français. Ne dites donc pas : Votre chien m'a fait BOLTER, mais dites, par exemple : Votre chien m'a fait PRENDRE LA FUITE.

BOMMER, BOMMEUR. — (De l'anglais TO BUMM et BUMMER). Ces termes d'origine anglaise s'emploient à tort pour FAIRE LA NOCE et NOCEUR. Au lieu de dire : Voilà un vil BOMMEUR, vous pouvez dire : Voilà un vil NOCEUR.

Il passa son enfance dans la simple demeure de Carpineto. Un lever toujours matinal, des exercices constants, une nourriture simple firent de lui un homme robuste, avec un cerveau pourvu d'une grande abondance de simple bon sens. Enfant, il était grand marcheur et grand grimpeur, et on dit qu'il aimait excessivement la chasse aux oiseaux, la seule chasse possible, du reste, en cette partie de l'Italie, et pratiquée dans ce temps-là comme elle l'est encore, non seulement avec des fusils, mais au moyen de filets. On a dit souvent que les poètes et les amateurs de liberté viennent plus fréquemment des montagnes et des bords de la mer que d'une région plate. Léon XIII tient un rang élevé parmi les poètes érudits de notre époque, et est certainement remarquable par le libéralisme de ses vues.

Quand Léon XIII parlait, en toute occasion, il était éloquent, mais de l'éloquence du dictateur, et quelquefois du logicien, plutôt que du prédicateur. Son élocution était excessivement claire en latin, en italien, et aussi en français, langue dans laquelle il s'exprimait avec facilité et clarté. En latin et en italien, il choisissait ses mots avec grand soin et adresse, et il faisait usage de fines distinctions, à la manière de Cicéron.

Sa voix était aussi strictement individuelle que sa manière de parler. Elle n'était ni profonde ni très pleine, mais, vu son grand âge, elle était étonnamment claire et vibrante, et elle avait un certain ton incisif qui lui donnait une grande portée.

Son port était droit en tous temps, et, les jours où il se portait bien, son pas était vif lorsqu'il parcourait ses appartements privés : “Il Papa corre sempre” (le Pape court toujours), disaient souvent les gardes et les familiers de l'antichambre. Un homme qui parle nettement et agit vite est généralement un homme qui pense fortement et utilement.

Il n'avait rien changé à ses habitudes depuis le temps où il vivait à Pérouse comme cardinal, et, à vrai dire, depuis le temps où, petit enfant, il faisait la chasse aux oiseaux, à Carpineto.

Après sa messe quotidienne, il déjeunait avec du café et du lait, lait fourni par des chèvres entretenues dans les jardins du Vatican, en souvenir des montagnes natales.

En toute saison, quand le temps était beau—et jusqu'à la veille de sa maladie, — le Pape se promenait à pied ou en voiture, dans les vastes et splendides jardins du Vatican. Il était porté hors de ses appartements jusqu'à la grande porte dans une chaise à porteurs, par les “sediarii” ou porteurs de chaise en livrée ; ou, s'il sortait par la petite porte, appelée porte de Paul V, sa voiture l'y attendait et il y montait avec le Cameriere Segreto Partecipante, qui est toujours un Monsieur. Il est bon de dire en passant (pour ceux qui ne sont pas au courant des formules protocolaires), que les “Monsignori” ne sont pas nécessairement des évêques ni même des prêtres consacrés, ce titre n'étant, en réalité, qu'un insigne honorifique. Deux gardes-nobles se tenaient à cheval aux portières de la voiture, simple et élé-

gant coupé fermé, aux armoiries papales peintes sur la portière. En été, il sortait souvent en landau découvert. Il faisait plusieurs tours dans les avenues, et quand il descendait, le “esente” ou officier des gardes mettait pied à terre et ouvrait la portière. Le Pape se promenait alors à pied dans le voisinage du pavillon Chinois et le long du Torrione, où est bâti l'Observatoire papal.

Mais ses promenades n'étaient pas purement platoniques. L'activité naturelle de Léon XIII exigeait qu'il s'occupât même pendant ces moments de délassement et de repos. Aussi, il s'intéressait aux travaux et aux embellissements des jardins ; il aimait à causer avec Vespignani, l'architecte des Saints-Palais apostoliques (qui est aussi le chef du parti catholique de la municipalité de Rome), et à revoir les plans que ce fonctionnaire avait préparés, et à donner son opinion, et surtout à s'assurer que chaque ordre était exécuté dans le plus bref délai possible.

Enfin, pendant les plus fortes chaleurs, le Pape, après avoir dit la messe, descendait dans le jardin vers 9 heures du matin ; il y passait toute la journée, accordant des audiences dans un pavillon, comme il l'eût fait dans le Vatican. Il y dînait également et s'y reposait ensuite, gardé par les gendarmes de service, auxquels il envoyait généralement une mesure de bon vin, autre reminiscence d'une coutume de la campagne ; et, à la fraîcheur du jour, il remontait dans sa voiture et ne rentrait au Vatican qu'après le coucher du soleil, vers l'heure de l'“Angelus”.

Au cours de ces promenades, Sa Sainteté se plaisait aussi beaucoup à converser sur les plantes et les fleurs avec le directeur des jardins, le chevalier Cesare Balzani, ou bien il allait, — s'appuyant sur sa canne, entre l'officier des gardes-nobles et le chambellan particulier de service, causant librement des sujets courants, contant des anecdotes de sa propre vie — voir les gazelles, les daims et autres animaux que l'on élève dans une partie du parc.

De la coupole de Saint-Pierre, le regard plonge sur toute l'étendue des jardins, et quand le Pape se promenait, suspendus à quatre cents pieds au-dessus, les visiteurs s'arrêtaient pour l'observer.

Mais ses yeux perçants ne manquaient pas de les remarquer aussi :

— “Montrons-nous ! s'écria-t-il un jour, il n'y a pas longtemps. Du moins, on ne pourra pas dire que le Pape est malade !”

Les années précédentes, Léon XIII ne descendait que plus tard dans les jardins. On a la conviction que c'est pendant une de ces promenades que le Pape a pris froid. La dernière fois qu'il sortit, en effet, sa voiture, commandée pour une heure plus tardive, ne l'attendait pas sur le seuil. Sa Sainteté fit quelques pas. La voiture arriva sur ces entrefaites ; mais il était trop tard. Léon XIII transpirait légèrement. Il s'attarda à discuter avec un jardinier au sujet des ombrages d'une allée dont il voulait faire dresser les arbres en forme de berceau. L'humidité dut pénétrer son corps, si frêle, et provoqua une congestion des poumons, qui lui fut fatale.